

# En marge d'une guerre

Autor(en): **Bach, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **113 (1968)**

Heft 2

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-343405>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## En marge d'une guerre

Certaines images que la presse et la télévision nous ont transmises au moment de la guerre d'Israël contre les Arabes n'ont pas laissé de surprendre. Il y avait de quoi. Officiers et soldats en tenue de fantaisie, sentinelles vautrées sur des chaises longues, liberté extrême d'allure, de contact entre les échelons de la hiérarchie, ces images heurtaient en nous des idées reçues, celles qu'on nous inculqua de la discipline et de la tenue militaires. Réglementaire sinon toujours appliqué à la lettre, notre rigorisme helvétique était soudain battu en brèche par un modernisme confondant. Il s'avérait tout d'un coup concevable de faire son métier de soldat, et de le faire bien, sans s'inquiéter trop de son apparence vestimentaire, de formalisme et de rituel militaires. Les Américains eux-mêmes ne nous avaient pas habitués à cela. Il n'en a pas fallu davantage pour que d'ardents zélateurs se hâtent de proclamer que notre conception de la discipline et de la tenue militaires était surannée, que notre formalisme, visiblement hérité des traditions prussiennes, paralysait l'homme, en bref qu'il était urgent de substituer à cette succession douteuse des usages plus souples, mieux accordés aux nécessités contemporaines de la guerre. De toute évidence le relâchement admis chez les Israéliens n'avait pas nui à leur efficacité au combat. De là à professer que le débraillé était un facteur de victoire, il n'y avait qu'un pas. Je ne suis pas assuré qu'il n'ait été franchi allégrement par quelques-uns.

Laissons le fond de la question provisoirement à l'écart et recherchons plutôt pour quels motifs nous sommes si tentés de suivre les exemples ou les modes, fussent-ils inimitables, que nous dispense périodiquement l'étranger. Car la fureur d'imiter ne date pas d'aujourd'hui, elle a fait des ravages de tout temps. Après la Grande Guerre et après 1945 l'engouement pour les mœurs militaires des vainqueurs et leurs uniformes se répandit comme le feu sur une traînée de poudre,

bien entendu sans nous épargner. Sous la pression de l'opinion, on fit par exemple l'essai d'un habillement aussi mal adapté que possible à nos conditions climatiques. Il aurait été adopté sur la foi des victoires qu'on avait remportées avec lui sans un ressac de bon sens qui balaya ces fanfreluches. Le succès des guerres de libération nationales, menées sous forme de guérillas faute de mieux et dans des conjonctures particulièrement idoines, sema lui aussi des prosélytes sur notre sol. A les entendre il était nécessaire de dissoudre nos forces armées de structure traditionnelle pour essaimer des hordes de guérilleros sur tous les points du territoire. D'autres modes chassèrent celles-ci, chacune abandonnant des bribes de nostalgie dans l'âme des sectateurs incompris.

La disponibilité de certains esprits à l'imitation procède sans conteste d'un manque de confiance dans leur propre jugement; à moins qu'elle ne relève d'une foi puérile en la vertu des futilités à promouvoir de grands effets. Quoi qu'il en soit, la même infirmité ou le même enfantillage les rend impressionnables à l'excès: ainsi ils font un sort aux moindres éloges étrangers à l'adresse de notre armée, s'affectant au contraire d'insignifiantes critiques. Entendons-nous bien. Il faut savoir prendre où il y a. Nous serions d'impardonnables fossiles si nous ne tirions le meilleur parti des expériences d'autrui. Et ce n'est pas s'aliéner qu'adopter des procédés ou des matériels éprouvés. Mais autre chose est de s'approprier des usages en contradiction complète avec des coutumes invétérées, sans nécessité profonde, sans contrepartie fructueuse, sans autre résultat que de bouleverser ce qui a été lentement et péniblement édifié. Une armée de milices n'a que trop tendance au dilettantisme. Ramener la nôtre à la condition qui fut la sienne au XIX<sup>e</sup> siècle ne coûterait en définitive que quelques concessions très propres à développer son pittoresque, sinon à augmenter sa cohésion et son efficacité. Il faut donc savoir ce que l'on veut. Si nous préférons le folklore militaire à une machine de guerre, multiplions les licences qui feront à brève échéance du citoyen-soldat un digne

figurant dans l'armée de la grande-duchesse de Gérolstein. En d'autres termes, imitons sans discernement.

En l'espèce, le discernement consiste à reconnaître qu'à la volonté près de demeurer maître chez lui notre peuple ne peut se comparer au peuple israélien. La conquête de l'indépendance juive remonte à 1948, la nôtre à la nuit des temps. Depuis 1948 l'Israélien a vécu dans la crainte constante d'être exterminé par des voisins auxquels de grandes puissances accordent un appui matériel et moral considérable. Aucun répit ne lui fut laissé, chaque semaine apportant au contraire son pesant de sabotages, de canonnades et de drames. Paysans, ouvriers et cols blancs ont vécu et travaillé l'esprit aux aguets. Bien plus, dans la zone frontière ils ont exercé leur profession, la mitrailleuse ou le fusil à portée de main. Dans de telles conditions la difficulté est de définir qui est soldat : l'homme du contingent, ou le géomètre occupé à des mensurations en frontière, ou encore le paysan du kibboutz menacé de découvrir une mine sous les roues de son tracteur si ce n'est un tireur embusqué dans les herbes ? Il n'y a guère de différence pour eux entre la salopette de tous les jours et l'uniforme qu'ils revêtent par exception quand l'ensemble du pays est en danger ; ils combattent indifféremment avec l'une et l'autre. La mort a le même visage aux champs que dans le Sinaï. La violence règne sans cesse ; repas et sieste n'assoupissent pas la vigilance, pendant le labeur quotidien pas plus qu'en campagne. L'absurdité consisterait dès lors à modifier ses habitudes et ses postures dans la guerre nationale sous prétexte qu'elle est en théorie une autre forme de lutte armée que celle de tous les jours. Ajoutons ceci : la vie dangereuse de l'Israélien développe son esprit communautaire. Chaque village frontière se transforme à la première alerte en forteresse où chacun a son créneau, se sent militairement responsable vis-à-vis de la communauté dont il attend en retour la protection. C'est elle qui lui enseigne la discipline, bien avant l'armée, une discipline peut-être moins formelle, mais non moins intransigeante et rigoureuse.

Autre évidence, Israël n'a nul besoin pour entrer en guerre de subir la transformation profonde de la mentalité dont s'accompagne chez les autres la venue d'un conflit armé. La rupture psychologique avec le groupe ennemi est déjà consommée; les tabous sur l'homicide sont levés; la dynamique de la guerre se déclenche sans que la nation connaisse une exaltation patriotique culminant dans des paroxysmes belliqueux. D'où vraisemblablement l'absence de passion haineuse qui caractérise le soldat israélien, son aptitude à mener le combat ou accueillir sa victoire avec la même froideur réfléchie qu'il vouerait à la bonne marche d'une entreprise civile. Il entre de plain-pied dans le cataclysme, puis s'en distance sans effort apparent.

Inutile d'insister sur nos différences, la cause paraît entendue. Une histoire assez longue, pauvre somme toute en péripéties dramatiques, nous a enseigné des vertus dont nous pouvons être fiers à juste titre. Elle ne nous a pas accoutumés aux rudes affrontements de la guerre, en sorte que son approche impliquerait une mutation radicale de nos modes de pensée et d'action. Renoncement à soi-même, courage, camaraderie seraient à redécouvrir, de même que des formes insolites d'insécurité et de peur, de sacrifice et de salut. Un homme différent se grefferait sur l'ancien. Or, dans la mesure où la discipline et surtout les formes militaires contraignent l'homme à se transformer, à se surmonter si peu que ce soit, elles contribuent à préparer cette difficile transition. Qui plus est, l'orgueil de l'homme est de tendre à réfréner les impulsions qui l'entraînent au laisser-aller, au relâchement, à la démission. Le rôle éducateur de l'armée est de le confirmer dans cette forme de respect de soi-même que traduit la tenue dans ses manifestations intérieures et extérieures.

Colonel A. BACH